

Remugles et ravissement

Claire Dé

Number 137, May 2013

Le parfum

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/69124ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Dé, C. (2013). Remugles et ravissement. *Moebius*, (137), 15–17.

CLAIRE DÉ

Remugles et ravissement

Sur le point de sortir, elle applique une touche de son parfum, une sur chaque poignet, du *Chloé*, une fragrance phare des années 1980, tant et si bien que l'on dota de nombreuses fillettes de ce prénom, qui signifie en grec «tendre verdure», *Chloé* qui chante les fleurs, freesia, muguet et rose, notes légères ressortant sur un fond d'ambre, on dit que *Chloé* «sent le propre», la femme songe qu'en fin de compte, cela ne lui correspond pas du tout, qu'elle devrait opter plutôt pour *Poison* de Dior, dans son flacon améthyste foncé, en verre opaque pour cacher le liquide d'un grisâtre violacé, *Poison* chargé d'opoponax africain, chaud, miellé, une odeur de fumée que beaucoup trouvent désormais insoutenable, depuis que les États-Uniens, en bons puritains, ont imposé à tout l'Occident l'excommunication de la cigarette, devenue vade retro satana, il paraît que *Poison* tache, tant mieux pense-t-elle, en plus, en cas d'urgence je pourrai toujours en boire. Elle dépose une goutte de *Chloé* à ses poignets, mais auparavant aussi à la nuque, à la naissance des seins, sur sa brosse pour démêler sa crinière, avant d'enfiler ses vêtements, aujourd'hui pull rouge à col en V garni de marabout, les plumes contre sa peau la consolent un peu, jupe étroite et collants noirs, puis elle a peint son visage avec soin, sourcils redéfinis, paupières charbonnées, lèvres sanglantes, enfin elle a peigné ses cheveux en chignon strict, enfilé ses colliers, rang de fausses perles et ras-de-cou en brillants pourpres, la voici parée, blindée, elle endosse son imperméable doublé de murmel – marmotte teinte vison –, la voilà d'attaque pour son rendez-vous important, déjà Courval, son caniche qui, comme tous

les chiens, devine l'avenir immédiat, l'attend à la porte d'entrée, elle lui attache sa laisse, elle et lui franchissent le seuil, il est trois heures du matin.

Elle marche, marche, marche au plus creux de la nuit, pour échapper à ses cauchemars, elle marche dans les rues les plus étroites, les moins éclairées, Courval la suit ou la précède, elle marche pour ne pas pleurer, elle marche en sanglotant, elle marche sans but, à la dérive, elle erre ainsi au bras de Gérard de Nerval dans leur premier arrondissement commun, elle divague tel Gérard de Nerval décrit par Charles Baudelaire, pour *déliier son âme dans la rue la plus noire qu'il pût trouver*, et celle qu'il a élue pour y mourir, la rue de la Vieille-Lanterne, n'existe plus, elle mesurait trois mètres de large et s'interrompait au portillon des égouts, au flanc d'un muret flanqué d'une volée de marches de pierre menant à un parapet muni d'un garde-corps en fer, et ce fut à cette grille que Gérard de Nerval a noué sa corde, enveloppé des ignobles miasmes d'immondices et de carcasses crevées. Le lendemain, le 26 février 1855, il a neigé, et dans Paris toute blanche, assourdie, lorsqu'on retrouva Gérard de Nerval au bout de son nœud coulant et néanmoins toujours coiffé de son élégant D'Orsay, un haut-de-forme bas, aux côtés relevés, d'aucuns crurent qu'il avait été assassiné, car impossible n'est-ce pas de se pendre sans perdre son distingué couvre-chef. C'est mal comprendre les suicidés, puisque, même si l'on désire au plus haut point et de toutes ses forces en finir parce que la vie est trop atroce, trop cruelle, trop injuste, trop ceci et pas assez cela, je suis tellement, tellement tannée de moi, tannée de vivre, même si l'on n'aspire plus qu'à se transformer en cravate pour lampadaire, qu'à se coucher dans le lit du fleuve comme elle en la circonstance, l'on peut souhaiter également entretenir un restant de vanité, voire un brin de dandysme pour Gérard de Nerval, de coquetterie pour elle. De cette façon, si elle retire ses chaussures, celles-ci serviront bien à une autre; avant de se glisser dans l'eau, elle conservera ses colliers.

Gérard de Nerval, elle le voit suspendu, effroyable marionnette d'ombre tirée à quatre épingles, dont les pieds flottent à une trentaine de centimètres au-dessus des marches de pierre, atroce contraste de la silhouette

chapeauté et enténébrée tranchant sur Paris enneigée, Gérard de Nerval, avec la prescience des poètes, avait écrit, dans une ultime missive, *Ne m'attends pas ce soir, car la nuit sera noire et blanche*. La femme avance vers la rive, ses pas l'y mènent, quant à son caniche Courval, elle l'amarrera à quelque réverbère de manière à ce qu'elle soit hors de sa vue au moment où... Avec son nœud papillon, et toiletté de frais, Courval ne manquera pas d'être promptement adopté. La lassitude s'abat sur elle, la pesanteur de ses désirs inaccomplis, de ses déceptions, abandons, ruptures, pertes, désamours, lâchetés, hontes, remords, alors elle cherche du regard un banc public, le plus proche possible, hélas il est déjà occupé, par quelqu'un qui s'accoude sur ses genoux, la tête dans les mains, tant pis, la femme se sent si fatiguée qu'au bord de l'évanouissement, l'impression de s'enliser dans une rivière de mélasse, elle parvient enfin au banc et s'y laisse choir. L'autre ne bronche pas.

Soudain, la femme est assaillie, engloutie dans un brouillard invisible d'odeurs méphitiques, mélange d'ammoniac âcre et de vinaigre sulfureux qui lui enfonce des aiguilles dans les yeux, dans la gorge, coup de fouet olfactif qui l'arrache de sa torpeur, tandis que l'ectoplasme se maintient dans une implacable immobilité, la femme se demande s'il s'agit d'une sculpture postmoderne ou de la performance d'un artiste de rue comme on en aperçoit parfois, capable de dominer même ses battements de cils, mais ici point de sébile ni de public. Voilà que l'entité se déplie, se redresse, se retourne vers la femme, une pauvre si décrépète que sans âge, les cheveux, la peau, les vêtements si crasseux qu'indistincts, comme si elle s'était roulée dans toutes les salissures du monde, puis la créature ouvre la bouche et parle, sa voix d'une douceur capiteuse, un violoncelle de velours, la femme n'y comprend rien, elle est paralysée, tétanisée, électrocutée par la peur et la fascination. Puis la vieille se tait, se lève, s'éloigne. Un long moment, la femme demeure assise sur le banc public, interdite, son chien Courval dormant à ses pieds. Le ciel pâlit. D'avoir humé, peut-être, la mort, elle ressent la vie qui afflue dans ses veines, impétueuse. Décidément, il lui faut un nouveau parfum.